

Et de tes effets non douteux
 La cause est très-problématique.
 En vain je m'affermis contre eux ;
 Quand tu reviens je déraisonne.
 Mon corps frémit, mon sang bouillonne ;
 Mon esprit erre en mille lieux.
 Mais hélas ! raisonné - je mieux
 Lorsque ton accès m'abandonne ?
 Déraisonner, même en santé,
 Est le lot de l'humanité.
 Ou plutôt, quoiqu'on nous assure,
 D'après un poulx vingt fois târé,
 Que notre sang, avec mesure,
 Circule en pleine liberté ;
 D'une fièvre quotidienne,
 Presque tout homme est affecté ;
 Le sage lui-même a la sienne,
 S'il n'est sage sans vanité.

L'ambitieux qui le tourmente
 Peut affermir de vains projets,
 De sa fièvre qu'il alimente
 Ne fait que hâter les progrès ;
 Et, dans l'ardente fureur
 Qui lui fit perdre tout repos,
 Le fameux vainqueur de l'Asie,
 Dont l'histoire a fait un héros,
 Eut la fièvre toute sa vie.

Ce courais vain & tûté.

62 MERCURE DE FRANCE.

S'arrache des bras de Julie,
 Et, la prunelle appétencie,
 Se jette dans un char doré.
 Il dort, & vole en diligence
 A la Cour briguer un regard.
 Souvent il le doit au hasard,
 Et n'en a que plus d'importance.
 Le lendemain, par un coup-d'œil,
 Il est trompé dans son attente ;
 Mais bientôt un léger accueil
 Rafferme son ame tremblante,
 Et lui rend son premier orgueil.
 Sa fièvre n'est qu'intermittente.

Orgon, qui dans son coffre-fort
 Depuis vingt ans entasse, entasse,
 Peut entasser demain encor,
 Sans cesse occupé de son or
 Dont il se repaît & se passe,
 En est-il heureux possesseur ?
 Non ; ce trésor fait son malheur.
 Jour & nuit il le garde à vue ;
 Il croit, dans sa pénible erreur,
 S'il n'augmente, qu'il diminue...
 Il craint la main du ravisseur ;
 C'est une fièvre continue.

Et toi ! lâche & triste envieux,
 Rougis de tes vœux méprisables !
 Tu crains, non d'être malheureux,

Mais de voir heureux tes semblables.
 Leurs succès déchirent ton cœur,
 Et d'un calme faux & perfide
 Tu masques ta sombre fureur :
 Ta fièvre est infecte & putride.

Quel est ce couple si brillant,
 Si lesté & si propre à se plaire ?
 Il se le dit presque en riant ;
 Il se le jure , & n'y croit guère.
 N'importe : on s'arrange à l'instant,
 Et , pour sublime témoignage
 De cet accord plein de candeur,
 On l'affiche , selon l'usage.
 Un mois s'écoule sans langueur,
 Sans rixe , & même sans partage :
 Mais un plus long terme fait peur :
 On n'y tient plus ! . . Eh bien ! que faire ?
 On se quitte alors sans mystère,
 Sans nul reproche , sans aigreur :
 C'était une fièvre éphémère.

Cet audacieux , débauché
 Dans la carrière du Génie,
 Croit d'un plein saut l'a voir franchie ,
 Lorsqu'il n'y marche qu'en boitant.
 Mais, dans cet essor téméraire ,
 Dépourvu de force & d'appui,
 Il tombe lourdement à terre ,

Et sa chute devient pour lui
Un fébrifuge salutaire.

Où va ce Mortel insensé
Qu'un feu secret mine & dévore ?
Qu'il est à plaindre ! Il aime encore
L'objet dont il est délaissé.
Son cœur se nourrit d'amertume ,
Son esprit voltige égaré ;
Et du tourment qui le consume
Il tremble d'être délivré.
Accourez , enfans d'Epidaure ,
De votre art épuisez l'effort.
Saignez , prodiguez l'ellébore ;
C'est une fièvre avec transport.

Que vois-je ? c'est la jeune Horrente.
A peine quatorze printemps
Ont épuisé leur influence
Sur les appas encor naissans.
D'où vient que ses regards touchans
Semblent voilés d'un doux nuage ?
Certain trouble agite ses sens ,
Et son cœur ému le partage ;
Mais son esprit recherche en vain
La cause du trouble intestin
Qu'elle déguise & qui s'augmente.
Sa fièvre est une fièvre lente :
L'amour sera son médecin.

Je vois l'inconstante Bélise,
 Qui, du seul changement éprise,
 Change de parure & d'amant
 Avec la même promptitude :
 Si quelquefois, pour un moment,
 On lui voit de l'incertitude,
 C'est qu'un nouveau choix seulement
 Exige d'elle prudemment
 Au moins quelque légère étude.
 Le choix se fait en peu de tems,
 Et s'annonce sans formulaire.
 Bélise, grâce à ses penchans,
 N'a qu'une fièvre assez légère
 Exempte de redoublemens.

Pour la coquette Dorimène
 Qui, sans se prendre, nous enchaîne
 Et rit de notre vive ardeur ;
 Graves docteurs, laissez-la faire ;
 Sa fièvre n'est qu'imaginaire :
 Son fébrifuge est dans son cœur.

Passons : assez d'autres sans elle
 Grossissent la troupe fidelle
 De nos cacochimes esprits,
 Par une erreur habituelle
 De leurs infirmités épris.
 Peignons ces cabales obscures
 Où des plus lâches impostures
 On épuise les arcenaux.

Peignons tant de langues impures . . .
 Mais pourquoi salir mes pinceaux
 Par ces dégoûtantes peintures ?
 Pour mieux égayer nos tableaux
 Égayons aussi nos figures.

Parlons de tous ces petits riens
 Dont on s'occupe avec emphase,
 Et dont mes chers concitoyens
 De leurs sublimes entretiens
 Font & le prétexte & la base.
 Parlons de cette activité
 Qu'on y donne à la médifance,
 Des propos cruels qu'on y lance,
 Le tout avec légèreté,
 Et sans tirer à conséquence.
 On calomnie avec gaité ;
 On rit avec malignité
 D'un trait joyeusement caustique ;
 Et l'on relègue la bonté
 Dans quelque petit comité,
 Reste ennuyeux du tems gothique.
 Tel est de la société,
 Et de la fièvre épidémique
 Le portrait simple & véridique,
 S'il n'est peut-être encor flatté.

Ainsi le Docteur de Molière
 Trouveroit, sans le tourmenter,
 Plus d'un vrai malade à traiter ;

Il pourroit, dans la France entière,
 Presque sans choix, instrumenter.
 Mais qui peut lui tracer la liste
 Des cures qu'il doit opérer ?
 Ce froid & pesant moraliste
 Qui veut m'instruire & qui m'attriste ;
 Ce comique, enclin à pleurer ;
 Cet emphatique & vain Sophiste
 Qui s'égaré & veut m'égarer ;
 Critophile affamé d'éloges
 Et qui se tourmente en tout sens
 Pour faire prodiguer l'encens
 A quelques écrits ollobroges
 Dont il assiége les passans ,
 Et que nos censeurs complaisans
 Daignent placer en habits blancs
 Dans leurs sombres martyrologes.
 Démon qui de ses méchans vœux
 Nous rend les innocens complices ;
 Pasistrate qui de ses vices
 Voudroit pour témoin l'Univers.
 Ce babillard qui déraisonne ,
 Et qui de tout veut raisonner ;
 Ce fat épris de sa personne
 Et qu'on daigne à regret berner ;
 Griffon qui compile & qui juge ;
 Cléon qui veut tout pénétrer ;
 Argant qui veut tout mesurer ;
 Damis qui veut tout admirer ;

Tyton qui veut tout censurer ;
Tous ont besoin d'un fébrifuge.

Ah ! que de travaux importants
Pour la science Galéonique !
Hélas ! seront-ils suffisans !
Non : cet arbusste d'Amérique ,
Si renommé depuis cent ans ,
Pour des accès si différens
Seroit un foible spécifique.

Par M. de la Dixmerie.

M A D R I G A L.

*A Mademoiselle D * * *.*

TANT de fois , depuis mon enfance ,
Comme un tyran cruel on m'avoit peint l'A-
mour ,
Que j'avois juré sans retour
De vivre dans l'indifférence ;
Mais que mon cœur éprouve un heureux change-
ment !
En vous voyant , belle Sylvie ,
J'ai rompu mon premier serment
Pour vous aimer toute ma vie.

Par M. Desgranges.

EPIGRAMME.

AH, de grâce, encore un combat.
 Pour votre honneur soyez cruelle ;
 Je puis un jour être infidèle,
 Et je rougirois d'être ingrat.

Par M. Mayer.

A M. JAUME.

DE Castor & Pollux nous retraçons l'histoire,
 J'irois dans les enfers pour te rendre le jour,
 Et toi, non moins rendre, à ton tour,
 Tu me sacrifierois fortune, vie & gloire.
 Que n'as tu l'immortalité !
 Mais n'en regrette point la perte,
 Seul je dois en être attristé,
 Car tu me l'eusse encore offerte,

Par le même.

VERS à Mademoiselle DE S***,

Avec quels tendres battemens
 J'ai vu reverdir ce bocage,

Ce dais si propice aux amans !
 C'étoit par-tout le même ombrage ;
 J'entendois le même ramage
 Des heureux chancres du printemps.
 Je vis nos bergers, mes modèles,
 A leurs vieilles amours, fidèles ;
 Rien n'avoit changé dans nos champs.
 Tout joyeux je cherchois Thémire.
 Hélas ! je la vis dans un bois,
 Où tous les deux, plus d'une fois...
 L'Amour me défend de tout dire.
 Amans fidèles, plaignez-moi.
 Qu'aimerai-je donc sur la terre,
 Depuis qu'une jeune bergère,
 Sans pudeur m'a manqué de foi !

Par le même.

*A Mademoiselle * * *.*

ELI, non, vous ne m'aimez pas ;
 Vous dites trop bien je vous aime.
 Un cœur dont l'amour est extrême,
 S'annonce avec plus d'embarras.
 J'aurois voulu que votre trouble
 M'eût fait deviner cet aveu ;
 Quand on est franc on parle peu,
 On est hardi quand on est double.

Par le même.

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du Mercure du mois de Novembre 1773, est *le Feu* ; celui de la seconde est *Balle à jouer* ; celui de la troisième est *Bierre* ; le mot de la quatrième est *Sensibilité* ; celui de la cinquième est *Eau*. Le mot du premier logogryphe est *Fardeau*, où se trouvent *fard, eau* ; celui du second est *Présage*, où se trouvent *grape, repas, serpe, Gap, gré, gare, plage, rage, âge, Pégase, Ré, (île) page, pré* ; celui du troisième est *Séminaire*, dans lequel on trouve *Sinai, fire, Siam, Mein, semaine, armée, mari, aire, sem, mer, rame, rime, mère, ami, âne, maire, si, mi, ré, manie, reine, rène, aires, ain, Maurose, Mans*.

É N I G M E.

J suis cette plaisante chose
 Qu'on voit, lecteur, communément ;
 Et, quand mon maître me propose,
 Ce n'est que pour l'amusement ;
 Volontiers la nuit il me prône,
 S'il veut avoir quelques tributs.

La saison de la froide zone
 Est celle où je règne le plus.
 C'est moins aux champs que dans la ville
 Qu'il appelle mes curieux ;
 C'est là que pour mes jeux fourmille
 Mainte troupe d'enfans joyeux ,
 Qui tous de mes acteurs grotesques
 Dont les figures sont burlesques ,
 Se font un spectacle charmant
 Qui ne coûte pas grand argent.
 Un petit rayon de lumière
 Suffit à former la carrière
 Où s'exercent tous mes héros ,
 Qui très-bien remplissent leur rôle
 Sans proférer une parole ;
 Enfin dois-je ajouter ces mots ?
 Que tout le prix de cette scène
 S'adjuge au pauvre Diogène.

*Par M. Turpin de Cervignères,
 de Falaise.*

A U T R E.

Je suis un enfant très-aimable,
 De l'esprit & de la gaité ;
 Mais, aimant la frivolité,
 Je donne tout à l'agréable.

Mon

Musique de M. Sodi.

Decembre
1778

Ces Vallons et ces prairies, Ces bois,
ces ombrages frais, Et ces Campagnes fleuris
-ries Pour l'amour sont faits exprès
Lors qu'a sa tendre ber:gere, Un ber:
-ger, sur la fou:gere A sçu trouver
l'art de plaire, La nature est son pa:
-lais S'il desire un empi:re, Il le
trou:ve dans un cœur Qui l'as:sure,
et lui jure Qu'il partage son bonheur.

Mon naturel & ma vivacité ,
 Mon badinage & ma légèreté
 Sont si jolis , qu'à moins que d'être diable ,
 Cagot , pédant , prude ou colet-monté ,
 Il n'est point de société
 Où l'on ne me soit favorable.
 Dans un cercle , & sur-tout à table ,
 Quand le Champagne délectable
 Vient avec jambon & pâté ,
 Le bon mot , du rire escorté ,
 Par moi se place en liberté.
 Quelquefois aussi j'en abuse ;
 Et je crains la rigidité :
 Alors saisissant de la ruse
 Le fin & la malignité
 Avec l'air d'ingénuité
 Qu'on prendroit pour la vérité ;
 Soudain je prépare une excuse
 Pour échapper à la sévérité.
 Mon plaisir & ma volupté
 Sont toujours , lorsque je m'amuse ,
 Aux frais de la stupidité.
 Un provincial emprunté
 Est pour moi chose trop exquise :
 Pour faire grâce à la sottise
 Je n'ai point assez de bonté.
 Je vous l'ai dit : je suis enfant gâté ,
 Si quelque censeur entêté

D

S'avise , en son hameur chagrine ,
 de blâmer mon hameur badine ,
 Bien sûr j'ai mille défecteurs.
 Je baille en France plus qu'ailleurs ;
 Mais j'y fais ces froids discours
 Qui parlent d'un ton didactique ,
 (D'un ton à donner des vapeurs)
 Gouvernement , métaphysique ,
 Grande morale & politique
 Et qui , par calcul algébrique ,
 Trouvent ce monde plein d'artefacts ;
 Je fais de même ces frondeurs
 Qui vont criant : Ô temps ! ô mort !
 Je me mêle de peu de choses ,
 Et laisse aller tout de travers ,
 Me souciant fort peu des causes
 Qui meuvent ce grand Univers.
 Aussi les faiseurs de systèmes
 Ne sont-ils pas de mes amis :
 Peut-on résoudre leurs problèmes
 Avec les grâces & les ris ?
 C'est par eux que je fais vous plaire ,
 C'est par eux que l'on peut charmer ;
 Si vous voulez vous faire aimer ,
 Damon , d'une jeune bergère ,
 Egayez votre caractère ,
 Evitez le langage austère ;
 Sachez qu'un excès de raison
 Est souvent un fatal poison

Qui détruit l'enfant de Cybère.

(Que cet avis soit un secret.)

En m'arrêtant sur ce sujet

J'ai laissé ce qui me regarde;

Mais j'ai peut-être fort bien fait;

Car je suis une babillarde

Qui vous lasse de son caquet.

Par Mlle Fanny, de Tours.

A U T R E.

Je fers aux champs comme à la ville
Pour le besoin & l'agrément.

A l'un je deviens meuble utile;

A l'autre, un meuble d'ornement.

Je suis l'appui de la vieillelle,

Son corps pesant me fait plier;

Mais souvent on me voit briller

Entre les mains de la jeuneille.

A U T R E.

TANTÔT je suis dans les jardins;

Tantôt au fond de la rivière;

Tantôt, tremblez foibles humains;

Je puis vous réduire en poussière:

Dij

Chez les tailleurs en proie au feu ,
 Ailleurs je fers à plus d'un jeu ;
 Point n'ai pour lors visage blême :
 Et tandis qu'ici sans pitié
 Chacun vient me fouler au pié ,
 Là , moins pour moi que pour lui même ,
 Souvent le beau sexe plus doux
 Ne met sur moi que les genoux.

Par M. Houllier de St Remi.

LOGOGYPHE.

J suis une herbe potagère
 Dont le peuple fait très-grand cas ;
 Sans tête , c'est , pour l'ordinaire ,
 A qui ne me touchera pas.

Par le même.

AUTRE.

JEMBELLS le divin langage
 Inventé pour chanter les Dieux ;
 Cependant de mes sous l'uniforme écalage
 Rend quelquefois mon ton fastidieux.
 Si de mes membres peu nombreux

On considère l'assemblage,
 On trouve un élément, un penchant dangereux ;
 Deux notes de musique, un très-saint personnage ;
 Un pronom fort en usage,
 Et l'aliment du malheureux.

Par M. Chouteau du Plantis.

A U T R E.

Ja nais dans le sein d'Amphitrite :
 Bientôt, à la quitter forcé par mon mérite,
 Les Grands à ma beauté savent mettre le prix ;
 Mais je brille sur-tout sur les lèvres d'Iris.
 Ma première moitié fait déclarer la guerre,
 L'autre est du campagnard l'aliment ordinaire.
 De mes pieds combinés, le singulier effet
 Me fait, parmi les Turcs, gendre de Mahomet.
 Parmi les Juifs, une femme fidelle
 Qui conserva ses dieux en les cachant sous elle.
 J'offre encore une note, un poëme, un pronom ;
 Une Muse, un métal, un rang considérable ;
 La fille d'Inachus que poursuivoit Junon ;
 Le séjour d'une Nymphé, un accent lamentable ;
 Ce qui soutient la tête, une conjonction ;
 Un amas d'eau, ce qui marque l'affliction ;
 Un ancien instrument fort commun en Scythie ;

78 MERCURE DE FRANCE.

Une Indienne, une ville, une île d'Atlas...
Est-ce tout ? Non : à tous je conserve la vie,
Et sous le même nom je brille aux opéras.

Par le même.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Observations sur les commencemens de la Société; par J. Millar, professeur en droit à l'Université de Glasgow; traduit de l'Anglois, d'après la seconde édition; vol. in 12.; prix, 3 liv. relié. A Paris, chez Pissot, libraire, quai de Conti.

Le savant professeur de Glasgow a écarté de son ouvrage toute théorie métaphysique & abstraite. C'est par la voie des faits & de l'expérience qu'il a cherché à connoître la nature humaine. Ses observations sont divisées en quatre chapitres, & ces chapitres en sections. L'histoire naturelle du genre humain y est éclaircie dans plusieurs points importants. L'auteur, pour nous procurer ces éclaircissemens, a porté ses regards sur les premiers progrès sensibles de l'état de société; & a montré

l'influence qu'ils ont sur les mœurs, les loix & le gouvernement d'une Nation. Dans le premier chapitre, l'auteur considère les changemens qu'ont subis, dans les différens âges de la société, les idées des hommes sur le rang & la condition des deux sexes. De là sont évidemment dérivés les principaux réglemens sur le mariage & sur les droits du mari & de la femme. L'auteur a d'abord essayé de montrer les effets d'un état de barbarie & de pauvreté sur les passions relatives aux sexes; sur les occupations générales d'un peuple; sur le degré de considération qu'ont obtenu les femmes, comme membres de la société. Le Sauvage, qui se nourrit de la chasse, de la pêche, ou des fruits spontanés de la terre qu'il recueille, n'est pas en état de mettre beaucoup de raffinement dans ses plaisirs. Les difficultés, les peines & les dangers qu'il trouve à se procurer le simple nécessaire, ne lui laissent ni le loisir, ni le desir de rechercher les commodités & les superfluités de la vie. Ses besoins sont en petit nombre & proportionnés aux circonstances bornées où il se trouve. Son grand objet est de pouvoir rassasier sa faim, & de jouir, après la fatigue qu'il a éprou-

vée, de la douceur du repos & de la paresse. Il n'a le tems ni d'entretenir un commerce avec l'autre sexe, ni de chercher les jouissances qui y sont attachées; ses desirs n'étant excités ni par l'abondance, ni par les jouissances fréquentes, sont retenus dans cet état de tiédeur qui ne leur laisse que l'activité suffisante pour répondre au vœu de la nature, & servir à la conservation de l'espèce.

La facilité avec laquelle il peut ordinairement satisfaire ses appétits, est une autre circonstance qui distingue particulièrement sa situation dans les tems les plus grossiers & les plus barbares; il n'y a aucune différence de rangs qui puisse gêner le commerce libre des deux sexes. Il n'y a d'autres distinctions parmi les individus, que celles qui naissent de leur âge & de leur expérience, de leur force, de leur courage ou d'autres qualités personnelles. Comme tous les membres des familles différentes sont à-peu-près sur un pied d'égalité les uns avec les autres, ils vivent ordinairement & communiquent ensemble avec la plus entière liberté, & ils laissent éclater leurs desirs mutuels, sans contrainte & sans réserve. Ils ne connoissent ni ces délicatesses qui créent des sentimens vifs de préférence pour des